

MÉLANGES RELIGIEUX

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi, 13 Février 1849. No. 44.

LES RECOLLETS EN CANADA.

Suite.

(Voir les Nos. 24, 25, 30, 32 et 40 des Mélanges.)

Un nouvel incident fâcheux compliqua à cette époque, la position pénible, où se trouvait la colonie. La paix venait d'être rompue entre les Iroquois et les habitants des bords du Saint Laurent, malgré tous les soins et tous les efforts de Champlain pour la maintenir. Dans une grande assemblée de Sauvages, tenue aux Trois-Rivières en 1627 pour délibérer sur cette guerre, cet habile Gouverneur avait manié avec tant d'adresse l'esprit des Sauvages, qu'il était parvenu à les en détourner. Il avait aussi réussi peu après, à déjouer les intrigues des Sauvages de Manate (auj. New-York), qui cherchaient à entraîner ceux du Canada dans la guerre d'extermination, qu'ils projetaient contre les cinq nations Iroquoises.

Une imprudence rendit inutile toutes ces sages mesures. Neuf ou dix jeunes gens, que Champlain, dans son récit, traite avec raison d'écervelés, peu soucieux des fatales conséquences, que leur conduite pouvait avoir pour la colonie, partirent en secret, pour faire une excursion guerrière sur le Lac Champlain. Etant parvenus à se saisir de deux Iroquois, ils les amenèrent aussitôt en triomphe aux Trois-Rivières, et ils commencèrent, selon leur usage barbare, à les soumettre aux plus horribles tourmens.

Champlain, justement alarmé à cette nouvelle, et consultant autant les intérêts de la colonie que l'honneur de l'humanité, mit tout en œuvre pour les délivrer. Il y parvint, mais il voulut quelque chose de plus. Il essaya de donner aux Iroquois une satisfaction complète pour ce crime qu'il déplorait, et dont il aurait voulu prévenir les suites. Un des prisonniers fut donc rendu à la liberté, et envoyé dans son pays. Champlain comptait tellement sur cette négociation qu'il dépêcha avec lui des ambassadeurs pour rétablir la paix. Malheureusement les Iroquois étaient trop irrités pour se rendre si facilement. Le Français et les deux Sauvages Algonquins, chargés de cette mission périlleuse, furent cruellement massacrés, en arrivant dans leurs villages.

Cette violation du droit des gens, comprise chez les Sauvages comme chez les nations civilisées, ne pouvait pas rester impunie, sans ternir aux yeux de tous les indigènes, la gloire du nom Français, et cependant le petit nombre des habitants et les pertes que la colonie venait d'éprouver sur mer, étaient à Champlain tout moyen de vengeance. Il se contenta de l'annoncer et de la promettre; il avait donné assez de témoignages de sa bravoure, et sa réputation était assez bien établie dans ces contrées, pour qu'on le crût sur parole.

Ce malheur n'était qu'un premier pas dans une voie d'adversité et d'épreuves de tout genre, qu'eurent alors à souffrir la colonie et ses infortunés habitants, et dont les PP. Recollets eurent leur grande part. En conséquence d'odieux calculs, les ressources envoyées de France chaque année, étaient toujours insuffisantes aux besoins, ou mesurées avec tant de parcimonie, que quelques jours de retard dans l'arrivée du convoi, causaient aussitôt une disette à Québec. Au moment où la flotte de 1626 arriva, la détresse était si grande dans la ville, qu'il ne restait plus au magasin que deux poignées de farine, qu'on réservait pour les malades; "les autres habitants", ajoute Champlain, étaient réduits à manger du "migan", comme les Sauvages." Cet état pénible était la suite inévitable du déplorable système d'administration financière, laissée entièrement entre les mains de quelques marchands sordidement avides, à la tête desquels était Guillaume de Caën. (1) Il aurait fallu pour prévenir tout accident, laisser toujours dans la colonie des vivres pour deux années, en attendant que le sol pût pourvoir à ses besoins. "Ce n'est pas, remarque Champlain, que souvent je n'en donnasse des avis, et représenté les inconvénients qui en pouvaient arriver; mais comme cela ne touche qu'à ceux qui demeurent au pays, l'on ne s'en soucie, et le trop grand message empêche un si bon œuvre, et par ainsi le Roy est très-mal servy et le sera toujours, si l'on n'y apporte un bon règlement, et estre certain qu'il s'écartera."

Des plaintes si justes, renouvelées chaque année, arrivèrent enfin aux oreilles de Louis XIII, ou plutôt de Richelieu, alors à la tête des affaires, et à l'apogée de sa gloire. Le Cardinal-Roi, comme l'appelle malicieusement un moderne, les accueillit avec bonté, et prit des mesures énergiques pour leur rendre justice. Son premier acte fut de supprimer la vice royauté du Canada, qui n'avait pas réalisé les espérances qu'on avait conçues d'abord; puis il forma la célèbre Compagnie des 160 associés, connue sous le nom de *Compagnie de la Nouvelle France*, dont un grand nombre d'illustres personnages, poussés par le zèle bien plus que par l'intérêt, vinrent à honneur de faire partie. Richelieu était à leur tête, et Champlain, qui y fut aussi admis, conserva sous eux son titre de Lieutenant du Roi dans la Nouvelle France.

Les plus sages mesures pour obtenir l'établissement solide et le développement rapide d'une colonie, restée

(1) "Après sept ans de possession de leur privilège ils ne se sont mis en aucun devoir, ni commencé de satisfaire à ce dont ils étaient obligés.... Bien qu'on permit aux Français pour leur usage le commerce avec les Sauvages, néanmoins c'est une telle restriction que s'ils ont un boisseau de blé par leur travail, plus qu'il ne leur faut pour vivre, il leur est défendu de secourir les Français, et ils sont contraints de l'abandonner à ceux qui ont la traite, leur estant de plus la liberté ostée de la donner à qui leur pourroit apporter de France les commodités nécessaires pour la vie." *Mercur de France* 1628.

si longtemps comme dans les langes de l'enfance, étaient stipulées dans l'acte de sa fondation, (2) et tout semblait faire augurer un heureux avenir; mais malheureusement ses premiers pas furent des revers, et à cette époque critique, un revers pouvait entraîner une ruine.

Les Anglais, bien qu' alors en paix avec la France, avaient pris prétexte du siège de la Rochelle pour se livrer à des excursions hostiles. Quelques-uns mêmes, poussés par des Français qu'avaient envenimés les querelles religieuses, et qui ne rougissaient pas de trahir leur patrie, formèrent une expédition pour s'emparer du Canada. David Kerk, calviniste Français réfugié en Angleterre, consentit à la conduire, et il parut bientôt sur les eaux du St. Laurent. Des traités lui avaient révélé le triste état de la colonie. Il surprit sans peine le fort sans défense, établi à Tadoussac, et avant que la nouvelle en arrivât à Québec, il détacha quelques soldats pour s'emparer du Cap Tourmente.

Aux premiers bruits de l'invasion anglaise, Champlain se mit en mesure de lui résister, ou du moins de faire bonne contenance. Il donna commission au P. Le Caron, que son caractère rendait moins suspect que tout autre, d'aller s'informer de l'état où se trouvait le fort du Cap Tourmente.

Ce bon Religieux, toujours prêt à tous les genres de services, surtout quand il s'agissait des intérêts de la religion ou de la colonie, parla en toute hâte; mais il rencontra en chemin les Français qui s'étaient échappés du fort, avec le récollet qui leur servait d'aumônier. L'ennemi avait tout ravagé, et tout détruit; et ce qui affligea surtout son cœur religieux, ce fut d'apprendre que la petite chapelle de ce poste avait été renversée, et que ses ornements et ses vases sacrés enlevés par les hérétiques, étaient devenus l'objet d'une indigne et sacrilège profanation.

Le général David Kerk, c'est le titre que lui donne Champlain (3), était resté à Tadoussac et avait envoyé à cet infortuné commandant, une lettre datée du 3 juillet 1628, pour le sommer de lui livrer le fort de Québec.

L'illustre guerrier (4) rejeta avec dédain une pareille demande. Sa réponse pleine de noblesse et d'une mâle intrépidité, restera dans l'histoire, comme un de ses titres de gloire. Tant d'assurance en imposa à son ennemi, Kerk craignant d'avoir reçu des renseignements inexacts, et de trouver un poste, mieux garni qu'il ne le croyait, jugea plus prudent, pour éviter un échec, de ne pas hasarder une tentative incertaine, et de remettre à une autre année, une expédition dont il pourrait assurer davantage le succès. Champlain, délivré d'un pareil ennemi par un si simple moyen, révèle, avec un certain orgueil, l'état affreux de misère dans lequel était alors la colonie, "chaque homme estant réduit à 7 onces de pois par jour, n'y ayant pour lors que 50 livres de poudre à canon, peu de mèches, et de toute autre commodité.... mais en ces occasions, "bonne mine n'est pas défendue." (5)

Pendant que les Anglais donnaient ainsi de justes alarmes à la colonie entière, depuis l'Acadie jusqu'à Québec, malgré la paix et les conditions du traité de mariage entre Charles IX et Henriette de France trois ans auparavant, les Recollets reçurent de la part des Sauvages un témoignage d'affection et de confiance bien consolant pour leur cœur apostolique. Ils virent par là qu'ils n'avaient pas semé en vain, et que déjà la bonne nouvelle fructifiait au milieu de ces contrées barbares. Un Sauvage Montagnais, Nepaga Bison, baptisé et instruit autrefois par le P. Le Caron avait été fait prisonnier par les Anglais à Tadoussac; mais il était parvenu à s'échapper de leurs mains. Il comprit aussi bien que les autres néophytes ses compatriotes, que leur religion courait les plus grands dangers sous ces nouveaux maîtres, et qu'ils n'auraient bientôt plus de Missionnaires pour les instruire. Ils se décidèrent à faire une démarche pour attirer ceux-ci dans l'intérieur du pays, loin de la domination Anglaise. Nepaga Bison fut député vers le P. Le Caron, gardien alors du couvent. "Je te supplie, lui dit-il, de me donner deux ou trois de tes frères pour nous suivre dans les bois pendant ces temps d'orages. Ne crains pas, ils ne tomberont point entre les mains des Anglais, et ils auront le loisir de nous confirmer dans la Foi, et d'enseigner ceux qui ne sont pas encore instruits. Je me charge de leur fournir la nourriture, et je les traiterai aussi bien que moi-même. Nous reviendrons ici aussitôt que nous aurons appris que les Anglais ont entièrement évacué le pays."

Cette proposition, pleine de franchise et de noble générosité, toucha le P. Le Caron. Elle était d'ailleurs trop favorable à la religion, et trop conforme aux dispositions de zèle des Missionnaires, pour n'être pas accueillie avec reconnaissance. Comme ils n'y avaient pas un moment à perdre, en présence de l'ennemi, ils entrent au nombre de trois dans un des canots Sauvages, et se dirigent vers les Trois-Rivières où se trouvaient réunies pour recueillir leur moisson, un bon nombre de familles Montagnaises et Algonquines. Ils pouvaient de là suivre sans danger la marche des événements, être prêts à toute éventualité, et, en attendant, continuer leur religieuses conquêtes.

Ils apprirent bientôt que les Anglais étaient sortis de la rivière, et qu'ils avaient renoncé, du moins pour le moment, à poursuivre leur projet d'établissement. Champlain et les habitants de Québec envoyèrent solliciter le P. Le Caron de revenir au milieu d'eux. Ils avaient besoin de se consoler ensemble d'un nouveau malheur, qui intéressait vivement la colonie, et dont elle devait toute entière ressentir les déplorables effets.

Tous les Français alors en Canada tournaient leurs regards vers un convoi considérable, que la nou-

(2) *Mercur de France* 1628, p. 232.

(3) Voyage de Champlain. 2e p. 160.

(4) Loc. cit. p. 158.

(5) Loc. cit. p. 160.

velle Compagnie envoyait à leur secours, pour commencer à accomplir les conditions de son contrat. Dans leur état de détresse, ils fondaient sur lui toutes leurs espérances. Claude de Roquemont, un des premiers associés, s'était mis lui-même à la tête de l'expédition, qu'accompagnaient deux PP. Recollets, et trois PP. Jésuites. — *A continuer.*

CORRESPONDANCE.

Baltimore, 25 janvier 1849.

M. le Rédacteur,

J'ai regardé le gouvernement comme la source d'où découle tout le bien ou tout le mal dont le peuple jouit ou se plaint. Voilà pourquoi, j'ai fait découler de là toutes mes considérations. Quand je vois la différence extrême dans les climats des divers états de cette République, l'inégalité dans la richesse et la fertilité du sol, la grande diversité des peuples qui les habitent, et que je vois presque partout même aisance, même esprit d'entreprise, même progrès, même prospérité et la bonne harmonie régner entre tous, je me dis qu'une politique bien dirigée, de bonnes lois, comme celles de ce gouvernement, ont le même effet sur toutes les nations, sans égard aux climats et au caractère particulier de chacune. Puis, jugeant la nation canadienne aussi favorablement que les autres, il est tout naturel que je lui souhaite une part du gâteau, que je fasse des vœux pour qu'elle jouisse bientôt d'une semblable faveur. Ce qui ne manquera pas d'arriver, car "jamais peuple instruit ne s'est laissé mal gouverner, ni tyranniser par de mauvaises lois," disait dernièrement un savant lecteur. Ce doit être la tâche des réformistes. Le caractère même du peuple subit l'influence du gouvernement. Verriez-vous l'Américain si jovial, si affable, si libre en toutes choses, s'il n'était dans l'aisance, l'abondance, et la prospérité? Et cette abondance et cette prospérité, il les tient des lois sages qui le favorisent et elles lui sont garanties par le gouvernement qui le protège. Quant aux mœurs, je vous dirai franchement ce que tout le monde sait, c'est-à-dire que la richesse d'un peuple ne les améliore pas toujours. Ces explications données, je laisse aux chroniqueurs et aux observateurs de coins de rues, à vous peindre les allures et les costumes, les amusements ordinaires et extraordinaires des diverses classes de la société; à vous faire l'histoire des salons, à vous dire que la conversation des dames de Baltimore dénote une éducation perfectionnée. Oh! tout cela, je le sais, prêterait, bien plus que la politique, aux petites saillies de l'imagination, satisfaisant bien mieux les goûts capricieux de certains lecteurs, mais conviendrait bien moins, selon moi, à la couleur particulière de votre journal. Soyons donc sérieux, adienne que pourra.

Vous me rappelez l'affaire de Charleston pour prouver que notre religion n'est ni respectée, ni protégée, dans les Etats-Unis!! C'est encore un fait particulier, isolé, qui ne peut pas servir de base à une argumentation logique. C'est une exception, une infraction aux lois de l'état, comme il en est arrivé dans tous les pays quel que peu âgés, même les plus catholiques. Je parais que vous seriez étonnés vous-même, si l'histoire d'une république aussi étendue que notre voisine n'offrait rien de semblable. Vous vous étonnez plutôt de ce que les faits de ce genre ne sont pas plus fréquents, quand vous songerez qu'il arrive chaque année dans toutes les villes maritimes des Etats, des milliers d'étrangers de toutes les nations, différents de mœurs, de religions, de langues, de coutumes, etc., plus ou moins prévenus, préjugés les uns contre les autres venant s'établir dans les mêmes villes. Vous connaissez assez bien les hommes pour comprendre qu'il ne suffit pas de traverser les mers pour éteindre les haines nationales et les antipathies religieuses, et que cet amalgame d'éléments divers doit présenter les plus grandes difficultés. Qui n'admirerait le pays où tout cela s'applanit, où l'uniformité et l'harmonie se rétablissent de suite, où ces antipathies se changent en sympathies nationales? C'est la force des institutions démocratiques qui opère si promptement cette fusion. L'affaire de Charleston n'a donc rien de surprenant, c'est une infraction aux lois, et une infraction ne prouve pas l'infirmité des lois. La loi qui défend le meurtre existe en Canada comme ailleurs, et cependant il s'y commet des meurtres de temps à autre, et dans la capitale même. Qu'en concluez-vous? que le monde est difficile à gouverner, voilà tout.

Quant à ma manière d'envisager l'esprit religieux des Américains, je suis heureux de pouvoir emprunter les paroles d'un prédicateur distingué de Baltimore, M. Donelan, pour corroborer mes assertions; je les ai recueillies de sa propre bouche. "Notre religion, dit-il, est aimée et respectée de tout le monde ici. La supériorité de nos cérémonies religieuses sur celles de toutes les sectes est si marquée, si frappante, que nos frères séparés cherchent à les connaître et à les comprendre. La curiosité les porte souvent à se rendre dans nos temples, ils entendent les prédications et finissent par trouver tout rationnel. Voilà l'origine des conversions nombreuses qui s'opèrent ici." Ces paroles tombées du haut de la chaire ne manqueront pas de faire autorité; ce ne peut être chez M. Donelan ni l'effet de la fascination, ni du clinquant: il jouit d'une réputation de savant et de littérateur distingué; c'est un orateur brillant, possédant parfaitement notre langue, un homme d'expérience chargé de la direction d'une des principales églises de cette cité, l'église de St. Vincent. La tolérance religieuse est portée ici à son plus haut degré, et l'indifférence est aussi grandement répandue, mais ces dispositions ne peuvent être exploitées qu'au profit du catholicisme.

Cela n'empêche pas que la ville de Baltimore ne soit quelquefois favorisée par la visite de certains lecteurs publics contre les "horreurs du culte catholique, contre les convents et la confession auriculaire!" La semaine dernière a fourni deux lectures de ce genre. C'est un défréqué, un ex-moine échappé de la trappe, du nom de Leahay, qui vient dévoiler aux habitants de cette ville les abominations du confessionnal! Les révélations sont si terribles, si énormes, si épouvantables que les dames ne peuvent être admises à les entendre! Il invite l'archevêque, les évêques, les prêtres et les trente mille catholiques de Baltimore, à s'y rendre, mais c'est tout pour avoir un trente sous de chacun que pour tout autre motif. Ne croyez pas qu'il va marcher sur la ruine de nos temples. Oh non! on le regarde comme un spéculateur sur la curiosité publique, rien de plus. C'est à peu près comme nos illuminateurs de la Pointe aux Trembles.

En revanche, les lectures publiques utiles et respectables, dignes d'un peuple éclairé, sont à la mode dans Baltimore et Washington autant que partout ailleurs. Il existe un grand nombre de sociétés littéraires anciennes et nouvelles, toutes dévouées au perfectionnement de l'éducation dans des spécialités différentes; qui procurent au public ces amusements utiles. A Washington, j'ai connu plus particulièrement le Club du vieux "Rough and Ready" par une démonstration solennelle faite à l'arrivée de M. Stephens représentant de la Géorgie. M. Stephens est probablement le plus jeune membre du Congrès, n'étant âgé que de vingt et quelques années, et c'est déjà un homme d'influence qui joue un rôle très-distingué dans la politique du pays. Il a failli tomber victime de son zèle à faire triompher la cause du général Taylor pendant l'élection générale, et voilà pourquoi le "Rough and Ready Club" lui a fait l'honneur d'une réception extraordinaire. A Baltimore je connais entre les autres la société des jeunes amis catholiques (young catholic friend society), où j'ai eu tout dernièrement le plaisir d'entendre un discours éloquent sur "l'origine de la grandeur de la République Américaine", délivré par l'hon. M. Seward ex-gouverneur de New-York. Ce sont ordinairement des hommes de réputation, de connaissances profondes, des politiques renommés qui viennent instruire leurs jeunes amis dans les diverses branches d'une éducation pratique. A-t-on des améliorations importantes à proposer, veut-on doter le pays d'inventions nouvelles et utiles, c'est par voie de lectures publiques qu'on les fait connaître.

La nomination de M. Cass, fils du gén. E. Cass, comme "chargé d'affaires à la cour de Rome par le gouvernement américain", a fait naître des exultations dans l'esprit de certains fanatiques de ces lieux; des journaux se sont empressés de l'instruire qu'il n'eût pas à aller sur la terre étrangère, s'incliner devant St. Pierre IX, et lui présenter des témoignages de sympathies et de respect de la part du Congrès, mais à se rendre directement au centre du gouvernement temporel. D'autres journaux s'écrient: "O vicissitudes, ô inconstance des choses humaines! A cette époque l'an dernier Pie IX était le choyé de toutes les nations, regardé comme une lumière envoyée du ciel pour guider les peuples dans la voie de la liberté qu'il a si glorieusement ouverte, comme devant régénérer l'Europe entière et commencer une nouvelle ère dans la politique des gouvernements; et c'était vrai, mais le peuple a dépassé ses intentions. Ce qui frappe le monde d'inconstance, c'est que les mêmes journaux qui lui faisaient si grand l'an passé, le méconnaissent aujourd'hui, en homme ordinaire, politique inhabile, imprévoyant, voire même les mots rétrogradés, despotisme, tyran se sont glissés sous leurs plumes! D'un autre côté on parle beaucoup de proposer au Pape, dans la situation critique où la Providence l'a placé, de venir s'établir permanentement sur le sol américain. Qu'en pensez-vous? Dans tous les cas, ce ne serait pas du fanatisme, ni manquer de respect et de courtoisie pour le Chef visible de l'Eglise Catholique! Pardon, si j'en viens toujours à de semblables conclusions, tout en favorisant ma cause, je serais fâché de froisser vos sentiments. Je vais déposer ma plume, sans pour cela me rapprocher le moins du monde de votre opinion. Le seul mérite que je réclame, c'est d'avoir été juste dans mes appréciations. Je n'ai pas représenté l'offense des lois de cette République seulement sur les meurtriers, les sicaires, les voleurs de grand chemin, etc.; mais j'ai tâché de voir comment elles opèrent sur la masse du peuple. Je n'ai pas jugé toute la nation par l'histoire des carrefours, ou par la conduite de la portion démoralisée du peuple des villes, ce serait faire un choix de trop mauvais goût, j'ai mieux aimé jeter les yeux sur l'ensemble et voir le résultat général. Si vous étudiez l'ensemble de l'univers, vous y découvrirez un ordre parfait, au-dessus de l'intelligence humaine; et vous appartiendrait-il de conclure que tout n'est pas bien, parce que dans les détails vous trouvez quelque chose qui vous semble défectueux, des abîmes, des animaux d'une férocité terrible qui ne semblent faits que pour détruire et troubler l'harmonie, parce que vous voyez là et ailleurs des êtres immondes d'une nature repoussante et parfois dangereuse, etc! On vous refusera ce droit, on vous fera juger mieux: en vous invitant à porter vos regards sur des objets plus élevés.

J'en finirai par un petit extrait d'un journal français. Le *Journal des Débats*, parlant des Etats-Unis et de l'élection du général Taylor, dit: "Quant au reste, jamais président n'est arrivé au pouvoir sous des auspices plus heureux. L'Amérique du Nord est dans un degré de prospérité plus grand qu'elle n'a été depuis 1836, époque qui a été suivie d'une désastreuse réaction. Les capitaux sont abondants dans les Etats-Unis. L'Europe alarmée par les révolutions y envoie une partie de ses siens. L'agriculture s'étend et sa perfection, les manufactures de tous genres s'avancent à pas-